L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 6 MAI 1887. 60me Année

Dufour & Boumet.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI, 6 MAI 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes-Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix édité de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

Le Sud producteur et exportateur.

Nous nous rappelons un temps, qui n'est pas bien éloigné—il nous semble que c'était hier—où le Sud ne comptait guère dans l'Union. Il était, à peu près, inconnu du Nord, qui ne se donnait même pas la peine de le parcourir, d'aller l'étudier. A quoi bon? C'était un pays à moitié désert où l'on rencontrait, de temps en temps, une grande ferme, décorée du titre d'habitation. Les propriétaires s'appelaient des planteurs; ils ne savaient produire qu'une chose, du coton; encore ne le travaillaient-ils pas eux-mêmes; ils avaient, pour cela, deux ou trois millions de noirs qui faisaient pour eux toute la besogne. Il ne fallait pas leur demander autre chose que la matière première, ils étaient incapables d'en tirer aucun profit. Quiconque eut parlé d'y établir des fabriques se serait fait moquer de lui. Des manufactures dans le Sud! c'était une folie. Le climat s'y opposait; il interdisait le travail; il affaiblissait le corps, il efféminait les caractères, il abattait les énergies. Aller visiter le Sud, il n'y fallait point penser; c'était courir à la mort; n'était-ce pas un repaire de reptiles malfaisants, un foyer de fièvres et de maladies pestilentielles?

Il faut convenir que le Sud n'avait pas trop à se plaindre de la piètre idée qu'on avait de lui; il n'en avait pas une beaucoup meilleure lui-même. Il bénéficiait de la plupart des richesses qu'il faisait peu de cas de celles qu'il ne connaissait. Lui, agriculteur, il dédaignait ce qui, en agriculture, rapporte le plus, ce qui est la plus grande source d'économie; il ne songeait pas à la chose la plus indispensable à sa propre alimentation—ce qui est le premier principe de l'agronomie. Il est vrai que le textile de la production duquel il avait alors le monopole, lui procurait de beaux revenus, de quoi faire face aux frais de son entretien. S'il ne s'enrichissait pas, au moins ne se ruinait-il pas; s'il n'y avait pas de quoi se vanter, il n'y avait pas, non plus, sujet de se désoler.

C'est à ce moment qu'eut lieu la guerre, qui l'abattit, mais pour le relever; qui le jeta dans la misère, pour le surélever la fortune; qui l'humilia, pour le glorifier. Il n'avait plus de travailleurs à sa disposition; il lui fallut se mettre à l'œuvre; il ne pouvait plus compter sur la vente d'un coton que tout le monde cultivait et qui était tombé à des prix qui ne lui permettaient plus de pourvoir même à son alimentation. Il fallait qu'il songeât à se nourrir lui-même, s'il voulait manger.

Après la paix, il se trouvait dans la détresse la plus profonde, tandis que le Nord nageait dans l'abondance. Ce n'était pas la guerre qui avait amené ce double effet. La guerre n'enrichit jamais, même les vainqueurs; elle ruine toujours. Quelle était la raison de l'anomalie? Il s'aperçut bientôt que les deux autres sections de l'Union se gorgeaient à ses dépens—l'une en tirant, en moyenne, de trois à quatre dollars de la fabrication d'un textile dont la production ne lui rapportait qu'un dollar; l'autre, en s'élevant les quarante millions de ce qu'il gagnait, en lui envoyant ses denrées alimentaires. A son tour, il voulut fabriquer, il voulut faire du fermage. A partir de ce jour, il était sauvé. La réforme commença par l'établissement de la filature, dont on n'ignore pas les énormes progrès. La Nouvelle-Angleterre sait à quoi s'en tenir, elle qui va cesser de lutter contre la concurrence victorieuse du Sud, à cette supériorité de nos manufactures vient, d'abord, de ce que les frais de transport n'existent pas pour nous, puisque la fabrique est voisine du champ où croît la matière première; puis, du bas prix de la main d'œuvre, l'ouvrier de nos centres industriels n'ayant pas autant de besoins que ceux du Nord-Est.

Bientôt après, il se mit à fouiller curieusement son sol; il y découvrit des richesses inexaucables en charbons et en minerais; il commença à les extraire, à les transformer en fer, en acier, comme cela se pratiquait dans les Etats du centre. Ou sait que les succès n'eut pas été moindres dans cette nouvelle entreprise que dans la précédente. Il passe de véritables prodiges dans l'Alabama, dans le Tennessee, à Birmingham, à Anniston, à Florence, à Sheffield. Si les Etats du sud-est sont devenus une seconde Nouvelle-Angleterre, ceux du centre de la même section y jouent le même rôle que la Pensylvanie, et sont, peut-être, appelés à la distance, dans un très prochain avenir.

Voilà pour les deux industries manufacturières principales—celle des textiles, celle du fer.

Jusque-là, il n'y avait que le nord-est et le centre de l'Union qui fussent affectés par la réforme du Sud; c'était maintenant le tour de l'Ouest. D'où vient sa richesse? De deux genres de production: celle des céréales alimentaires, celle des bois de charpente et de construction. La première se trouve sérieusement menacée, parce que nos planteurs ont compris qu'il leur fallait varier leurs cultures et devenir de véritables fermiers. Le temps n'est pas loin où l'Ohio, l'Illinois, le Minnesota et autre Etats agricoles, devront se contenter de leurs exportations de grains et de salaisons à l'extérieur, en Europe ou dans le Sud-Amérique, attendu que notre région subviendra *sur place* à son alimentation. En un mot, nous avons, maintenant, concentrés autour de nous, une Nouvelle-Angleterre, des Etats du centre et un Ouest.

Que nous reste-t-il à gagner? Bien peu de chose, car nous sommes devenus les grands fournisseurs de la matière première, pour la dernière des quatre principales branches de l'activité humaine, pour la quatrième des industries-mères, pour celle du bâtiment. Cette fois, la réforme s'opère, spécialement, dans la vallée du Mississippi, sur les bords du fleuve ou à une petite distance de ses rives.

Nous n'avons plus à apprendre à nos lecteurs ce qui se passe, à deux pas de nous, dans la paroisse St-Tammany: c'est un fait acquis que l'exploitation de cette région a pris d'immenses développements. De ce côté, c'est généralement l'Europe que l'en approvisionne de bois de charpente.

Ils savent également quelle activité règne dans la paroisse Calcasieu, aux environs de Lac Charles. Là, il y a d'énormes scieries qui ont leur clientèle à part; c'est le Texas, le Mexique qu'elles alimentent de bois de construction, de planches, de bardeaux, de portes, de fenêtres, de volets.

En remontant le Mississippi jusqu'aux confins de l'Arkansas, nous rencontrons les paroisses Iberville et Pointe-Coupée, où se débitent assez de bardeaux pour suffire aux besoins de l'Ouest tout entier.

A la même hauteur, sur l'autre rive du fleuve, se trouvent les vastes exploitations des pinières du Mississippi. Là s'est abattue, depuis quelque temps, la spécialisation du Nord et de l'Ouest. On n'a pas encore pu se rendre compte de la valeur, de l'étendue des richesses forestières que l'on y a découvertes. Chose singulière! il y a très peu de terrains boisés à l'ouest du Missouri; il n'en existe pas beaucoup plus de l'ouest du Mississippi; les grandes forêts s'arrêtent aux frontières du Texas, au nord-ouest de la Louisiane, sur les pelliers, sur les terrains accidentés que traverse la Rivière Rouge. C'est là et dans le Delta du Yazoo que se concentrent tous les efforts des industriels; c'est là qu'ils vont acheter des terres par milliers et dizaines de mille acres, à la fois. A peine sont-ils devenus acquéreurs de la forêt, qu'ils y introduisent le bûcheron et que commence l'abattage. Tout le bois part, immédiatement, pour les Etats du Nord et de l'Ouest, pour le Missouri, pour le Michigan, pour Chicago, pour le Delaware. Les ressources y sont si vastes que ces débouchés, si nombreux qu'ils soient, ne sont pas suffisants; le Mississippi fait aussi l'exportation à l'étranger.

Tel est le tableau; il n'y manque rien. Le Sud en est arrivé à se suffire à lui-même, sous tous les rapports; il en a, du moins, tous les moyens à sa disposition: il importe de moins en moins: il exporte de plus en plus; il exerce les genres les plus divers d'industrie; il n'a plus qu'à les développer, pour devenir peut-être le plus grand centre de production, le plus grand fournisseur du globe.

Il y a encore des vides à combler, des améliorations à faire, des progrès à accomplir. Voilà assez longtemps que l'Ouest nous envoie—en outre de ses grains et de ses salaisons dont, bientôt, nous n'aurons plus le moindre besoin—ses légumes, ses fruits; c'est à notre tour de lui envoyer les nôtres; nous le pouvons avec d'autant plus de facilité, que tout croît, chez nous, avec une précocité inconnue au Nord, et qu'il nous est possible de l'inonder de nos primeurs. Il les accueillera avec d'autant plus d'empressement, qu'ils lui arriveront à l'époque où il en est privé. Cela fait, et les autres industries largement développées, la réaction sera complète, le Sud aura regagné son indépendance; il se suffira à lui-même et il pourra envoyer, ailleurs, le surplus des produits de son agriculture et de ses fabriques. C'est, en tout temps, en tous lieux, la source du bien-être, de la prospérité.

M. Achille Bougère.—Un de nos planteurs les plus connus et les plus estimés, M. Achille Bougère, vient de mourir sur son habitation, paroisse St. Jean Baptiste. Les funérailles auront lieu, aujourd'hui, vendredi, dans l'Eglise St. Pierre, même paroisse. Les nombreux amis de la famille sont invités à y assister.

M. Achille Bougère qui était un esprit éclairé et un noble cœur, avait servi avec éclat dans l'armée Confédérée, et il s'y était fait glorieusement remarquer.

M. Bougère était le beau-frère d'un de nos plus estimables confrères de la Presse de la Nouvelle-Orléans, du Major E. L. Jamison du "Times-Democrat", auquel nous envoyons l'expression sincère de notre douloureuse sympathie.

Ces Certificats des guérisons opérées par la Salsepareille d'Ayer sont des preuves vivantes corroborées par des témoins vivants.

Conservateurs progressistes.

On n'insistera jamais trop—dit la *République Française*—sur le caractère essentiellement républicain et, pour dire un mot qui a été longtemps en opposition avec celui-là, sur le caractère essentiellement conservateur des élections récentes, par lesquelles, sur les points les plus opposés du territoire, le suffrage universel a manifesté sa volonté avec tant de bonheur et d'éclat.

Le suffrage universel, dans ces départements, entend affermir la République; c'est par là qu'il se montre essentiellement conservateur, à la différence des révoltés, des fachistes et des bonduers qui croient défendre les intérêts de la conservation politique et sociale en travaillant à détruire les institutions nationales.

Et, remarquez-le, il ne s'agit pas du hasard de deux ou trois scrutins. Depuis la réforme surprise du mois d'octobre, le suffrage universel, chaque fois qu'il a été consulté, a fait en effet aux appels des partis monarchiques, soit au Nord, soit au Midi, la même réponse. Dans l'Aveyron comme dans le Pas-de-Calais, dans l'Eure comme dans les Basses-Pyrénées, c'est partout la République qu'il acclame. Cette concordance dans les manifestations de l'opinion publique est très frappante: elle prouve que la République cesse définitivement d'être l'affaire d'un parti, si nombreux et si important qu'on le suppose, pour devenir l'affaire de la nation tout entière. Les conservateurs vraiment avisés, au lieu de se tenir en révolte contre la nation, devraient songer à se réconcilier au plus vite avec elle, en prenant la tête de ceux qui sont résolus à faire de la République un gouvernement d'apaisement et de réconciliation.

Mais les meneurs des anciens partis de monarchie n'entendent pas les choses de la sorte. Ils croiraient perdre toute raison d'être à leurs propres yeux en se confondant ainsi dans les rangs pressés du grand parti national. Ils savent bien, pour ne avoir sous les yeux le spectacle à chaque élection nouvelle, que les masses électorales vont à la République; ils se croient cependant obligés de lutter contre ce courant qui les déborde et les entraîne.

Quelle peut être la raison de cette conviction que tous les faits semblent concourir à ruiner? Est-ce par point d'honneur qu'ils s'obstinent dans leur résistance à la volonté du suffrage universel? Mais peut-il y avoir honneur à se méprendre plus longtemps sur la résolution irrévocable du pays? Pourquoi ne pas céder devant l'évidence? Ce point d'honneur ne devrait pas tenir, puisqu'il ne s'agit plus de rendre les armes à un parti vainqueur, mais tout simplement de reconnaître la souveraineté de la France et de s'incliner devant elle.

La France est au-dessus de tous les partis. C'est d'elle surtout qu'il faudrait dire que, dès qu'elle a parlé, la cause est entendue.

Le patriotisme n'est pas seul à donner ces conseils; l'intérêt bien entendu ne saurait en donner d'autres. Admettons que ce ne soit pas un faux point d'honneur qui retienne dans les anciens partis de monarchie des hommes de bonne foi, dont les yeux seraient enfin dessillés et qui verraient très clairement que la France veut décidément la République pour gouvernement de sa démocratie; admettons que certains d'entre eux aient été tenus éloignés de la République par la crainte de ne pas trouver dans cette forme de gouvernement des garanties de conservation suffisantes.

Mais n'est-il pas évident que ces garanties de conservation leur paraîtront manquer, aussi longtemps qu'ils se tiendront en dehors de la République, et que tout au contraire, dès qu'ils seront entrés dans le navire, ce navire aura trouvé enfin le lest qui leur semble, non sans raison, nécessaire pour les assurer contre les fluctuations de la mobile et changeante démocratie?

Cela est de toute évidence, cela tombe sous le sens; on ne peut s'étonner que d'une chose, c'est que des vérités aussi élémentaires puissent être encore contestées.

On cherche vainement à comprendre quels sérieux motifs peuvent empêcher ces hommes qui sont, eux aussi, des patriotes, de jouer dans ce pays devenu républicain leur rôle naturel, qui est de conserver, de fortifier le gouvernement républicain. Toutes ces bonnes gens trouvent à la décharge de ces esprits hésitants et timorés, mais de bonne foi, c'est qu'ils ont un vague sentiment de la nécessité qui s'impose à eux de se transformer d'une certaine manière, autrement encore que par une franche adhésion à la République, s'ils veulent devenir de véritables conservateurs républicains.

Il y a, en effet, une profonde et radicale différence entre l'ancien conservateur des partis de monarchie et le conservateur républicain; cette différence est celle qui sépare le progrès de l'immobilité.

L'ancien conservateur se croyait appelé à faire uniquement de la politique de résistance: c'est même le nom que M. Guizot et ses émules ont donné à leur politique. Aussi bien, en janvier 1848, à la veille de l'effondrement du système, un jeune conservateur, pressentant le danger, disait qu'il ne fallait point hésiter à rompre avec les conservateurs bornés, qui avaient tout perdu.

Or, il faut en République d'autres conservateurs que ceux-là; il faut des *conservateurs progressistes*, aussi zélés pour la réforme des abus, aussi ardents pour la réforme utiles et saines, que qui que ce soit.

L'Angleterre a ces conservateurs-là; pourquoi la France ne les aurait-elle point?

Le petit Robert reçoit une correction de son père et croit devoir pousser des cris d'animaux.

—Oh! tais-toi, lui dit son père; à ton âge, j'en ai reçu bien d'autres.

—J'ose pas une raison pour te venger, pa!

LOUISIANE.

Le *Democrat*, Donaldsonville, paroisse Ascension, du 30 avril:

Le haut du fleuve subit l'influence de la hausse de l'Ohio, mais la baisse a été si grande, ici, que nous n'avons rien à appréhender. Cette hausse sera, au contraire, un grand bienfait pour nos planteurs de riz.

—L'habitation Riverside, propriété de M. James Teller, a, certainement, une des plus belles récoltes, non seulement d'Ascension, mais des autres paroisses.

La méthode de culture de M. Teller diffère beaucoup de celles qu'emploient ses collègues, mais son excellence en est attestée par les résultats que l'on en a obtenus, jusqu'ici — résultats qui dépassent toujours la moyenne. On ne brûle rien de ce qui reste de la plante, sur cette propriété; on rejette tout dans la terre et on laboure par-dessus. Le directeur des travaux, M. John Landry, nous a expliqué comment on évitait les embarras causés dans les champs par la présence des têtes de la plante: On fait, tout d'abord, de très petits sillons. Quand on commence le second labourage, tous ces restes sont assez pourris pour ne plus présenter d'inconvénients. Ces plantes sont de bons engrais; elles ont, surtout, l'avantage de conserver la terre légère et grasse. Les récoltes que l'on fait, sur Riverside, sont une preuve évidente de ce que nous avançons.

—L'habitation Evan Hall, propriété des MM. McCall frères, est, peut-être, la première des douze cents que nous possédons en Louisiane, si on l'envisage dans son ensemble et dans ses détails. Il en est qui l'emportent, à un certain point de vue, mais aucune n'est si complète, sous le double rapport des cultures et de la fabrication. Dans les champs, dans le bureau, dans la sucrerie, tout y approche de la perfection. M. W. T. Ellis nous l'a montrée, dernièrement, dans tous ses détails et nous en a fait apprécier les avantages. Les fossés sont profonds, les canaux larges, le drainage irréprochable, le sol léger; il en est ainsi même des terres noires qui sont à deux milles de la sucrerie, près des bois. Partout, la canne est superbe, plant et souches; elles ne sont pas encore ressuées des effets de la sécheresse, mais la couleur prouve que la plante est saine; la pousse est relativement avancée et très abondante. Nulle part, nous n'avons aperçu de mauvaises herbes.

Il y a 450 acres de maïs, dont la plus grande partie a été "laid by," cette semaine. C'est, du reste, la plus vaste récolte que nous ayons encore vue. On n'y a pas épargné les engrais, et le drainage est excellent. Les deux choses réunies ne peuvent, comme nous l'avons vu clairement, donner que de très beaux résultats. Tout, d'ailleurs, y est l'objet de soins incessants; on n'y néglige rien. Chaque année, on y fait des nouvelles expériences qui conduisent à de très utiles améliorations.

M. Ellis a pour aide M. W. Locke, qui s'acquitte de sa tâche avec autant de zèle que d'intelligence. MM. Tierney et Mélançon, qui tiennent le magasin, méritent des éloges.

Les MM. McCall ont fait 3,600,000 livres de sucre, dont 1,100,000 ont, il est vrai, été confisqués sur McManor, mais tout le sucre a été fabriqué dans la sucrerie d'Evan Hall.

—Décédé, dans la paroisse Assomption, à l'âge de 44 ans, M. Lucien Truxillo.

Décédée, dans la paroisse Ascension, à l'âge de 68 ans, Mme veuve Brand. Elle appartenait à l'une des plus anciennes et des plus respectables familles de l'Etat. Elle emporte dans la tombe les regrets de toute la communauté.

Le *Banner*, New Road, paroisse Pointe-Coupée, du 30 avril:

Nous venons de parcourir l'Ile et le Chenal, et nous avons été étonnés de l'activité qui y règne. Les terrains mis au culture dépassent de 10 pour cent ceux de l'an dernier, et il y a 5 pour cent de travail en plus. En quelques endroits, le coton a grand besoin de pluie pour lever; en d'autres, il est déjà assez haut et la plante vigoureuse. A peu d'exceptions près, la cause—plant et souches—est belle. C'est une remarque que nous avons faite en passant. Nous nous sommes arrêtés chez M. P. Deplanches, qui a 330 acres de cannes, en bon état, et 200 de maïs. Nous avons dit que les champs de cannes de M. Deplanches sont ce que nous avons vu de plus beau jusqu'ici. Son habitation est une des mieux dirigées de l'Etat. Il est aidé par son beau-fils, M. Ovide Lieux, un très habile agriculteur.

A Chenal, on bâtit beaucoup. L'hon. Martin Gilyan a drainé les trois quarts du lac, en face de sa résidence et, maintenant, il a 300 acres de bonnes terres cultivées en coton. Ses cannes sont superbes.

Les magasins de Chenal font de bonnes affaires. Evidemment, on y a retrouvé l'ancienne prospérité.

—Notre éditeur a déjà cueilli les premières pêches; elles sont en avance, cette année, de trois semaines. Il est vrai qu'elles sont petites; elles n'en sont pas moins délicieuses.

Le *Pionnier*, Napoléonville, paroisse Assomption, du 30 avril:

Quelle diabolique sécheresse depuis quelque temps!

Nos citernes se tarissent ou sont taries; les chemins ne sont plus que des nuages de poussière; la terre durcie se fendille partout; les jardins jaunissent et pâtissent; les plantes altérées ont soif et souffrent.

La pluie serait une véritable bénédiction pour les champs, pour les hommes et pour les bêtes.

Qu'elle tombe.

—Mariés, le mercredi 27 avril, à l'Eglise St-Napoléon, paroisse Assomption, par le Rév. Suriray, Mademoiselle Cora Fête et M. Léonce Himel, tous les deux de cette paroisse.

Nos meilleurs souhaits de prospérité et de bonheur en cette vie aux deux jeunes époux.

—Mai est notre mois de Marie.

Quand à notre ami l'Ilger Vicknair, le jardinier louisianais, voici ce qu'il écrit sur le mois de mai:

"L'on pourra également semer les graines en général en mai comme en avril; seulement, il faudra avoir soin de les semer plus clair ou plus éloignées; car c'est le temps où la sève se fait sentir avec plus de force et où les plantes poussent avec plus de vigueur. Si les plantes étaient trop rapprochées, l'on n'obtiendrait que des feuilles et non des fruits. C'est à cette époque que doivent se semer les fèves ou *cow peas* pour en faire du fourrage ou s'en servir pour renouveler la terre. Beaucoup de cultivateurs regardent comme impossible de réussir à faire produire les plantes dans ce mois. En employant les moyens ci-dessus indiqués, ils réussiront tout aussi bien que les mois précédents.

Cependant l'on devra faire en sorte d'avoir le moins possible à planter dans ce mois, afin de n'être pas détourné des travaux de parclage, car c'est le mois où l'herbe contrarie le plus le cultivateur."

Et nous savons tous que cette herbe est maudite.

Celui qui délivrerait la Louisiane et l'agriculture du *blue grass*, du chiendent et de l'infernal coco, mériterait incontestablement une statue de bronze ou de marbre sur l'une des places publiques de la Nouvelle-Orléans, avec ces mots au piédestal:

"Au bienfaiteur de la Louisiane."

—Avez-vous jamais bu du vin de mûres?

Notre ami de Montluzin, qui en avait fait pendant la guerre de la confédération, en régalait son voisin du St. Jacques, le Dr Palmer, un fin connaisseur qui n'avait jamais bu de meilleur bordeaux que ce vieux bordeaux-là. Et plus d'un Gaulois s'y est trompé.

Qui, on peut faire une excellente boisson avec les mûres, très rafraîchissante et certainement peu coûteuse. Essayons.

C'est facile ici.

Car si les raisins sont trop verts pour le renard de La Fontaine, un autre vieux proverbe français paria ainsi:

"Autant n'en dit pas le renard des mûres."

Le *Capitolien Advocate*, Bâton Rouge, paroisse East Bâton Rouge, du 4 mai:

On nous apprend que l'on est à la veille d'établir une énorme scierie, munie des machines les plus puissantes et les plus modernes, sur le Lac Cocodrie, près de Rosedale, sur le chemin de fer Louisiana Central.

Depuis longtemps, le lac est un rendez-vous de pêche; c'est un endroit délicieux; les eaux abondent en poissons de toutes les espèces. Une multitude de bayous et de petits cours d'eau viennent s'y déverser; tout autour, s'étendent de vastes forêts de cyprès, de pins. Il faudra de longues années pour les épuiser. La scierie s'élèvera le long de la voie ferrée; il n'y aura donc aucun frais de transport, excepté ceux du chemin de fer. On a aussi choisi l'endroit où presque tous les bayous y versent leurs eaux, qui arrivent, par conséquent, tous les billots qui descendent les cours d'eau. La nouvelle entreprise est appelée à un grand succès.

L'Eagle, paroisse St. Bernard, du 5 mai:

Avis a été donné à plusieurs bouchers d'enlever, des environs des abattoirs, dans les trois jours, tous les os, cornes et autres matières malsaines. Le juri de police de la paroisse a voté une ordonnance à cet effet, et toute violation du règlement prescrit sera frappée d'une forte amende. L'officier sanitaire, M. L. Nunez, fera son inspection de temps en temps, et poursuivra, sans pitié, les délinquants.

—Après bien des délais, le juri de police vient enfin de rendre sa décision sur le privilège à accorder à la nouvelle manufacture de conserves en boîtes; elle est favorable; par conséquent, l'entreprise n'a plus d'obstacle qui l'arrête.

Le *Courrier*, Houma, paroisse Terrebonne, du 30 avril:

Il est tombé une pluie abondante dans toute notre paroisse. La végétation en a été rafraîchie et a repris une vigueur nouvelle.

—Un pique-nique qui se donnait sur l'ancienne propriété Quitman, sur le Grand Caillou, à 20 milles au-dessous de Houma, nous a permis de parcourir cette région; elle est dans un grand état de misère. Au milieu des vastes habitations Houdras et Woodlawn, où croissent abondamment la canne et le maïs, après avoir passé Ashland, Cedar Grove et Caillou Grove, il y a de grandes propriétés qui sont maintenant délaissées. On n'y voit que quelques petits champs de cannes ou de maïs clairsemés au milieu d'une vaste étendue inculte. Un peu plus loin que La Cache est l'ancienne propriété Butler, jadis une des plus belles du bayou, maintenant abandonnée et dans un état bien triste de délabrement. En suivant le bayou Grand Caillou, on rencontre, de loin en loin, de belles plantations offrant un aspect brillante verdure de prairie. C'est là que l'on voit Ellaine, avec sa sucrerie en ruines; puis la propriété Blanchard, également abandonnée, avec ses bâtisses délabrées. Vient enfin l'habitation, jadis, appartenant à Mme Quitman; la résidence est abandonnée, mais les magnifiques plantations de chênes gigantesques y sont toujours. On est attristé en visitant cette belle habitation, autrefois si brillante, maintenant réduite à un pitoyable état.

—A mesure que le bateau dragueur approche de Houma, on apprécie mieux le travail accompli. Le bayou Terrebonne est plus bas maintenant qu'on ne l'avait jamais vu. Quand la dragueuse aura atteint cette localité, tout le pays qui s'étend jusqu'à la ligne de Lafourche, sera probablement remis en culture.

Le *Patriot-Democrat*, Clinton, paroisse East Feliciana, du 30 avril:

La pluie que l'on attendait depuis si longtemps, nous est enfin venue, vendredi, à la grande joie de nos fermiers. La sécheresse prolongée commençait à inspirer les plus vives inquiétudes à l'endroit des récoltes. Depuis la pluie, le temps est plus frais, peut-être un peu trop pour les plantes qui sont encore si tendres, mais il n'y a que très peu de coton qui soit levé, et l'on n'a pas grand dommage à redouter de ce côté; par conséquent, la perspective est beaucoup meilleure.

The Blount Springs Co—Des capitalistes de l'Alabama le plus grand nombre, viennent de former une compagnie sous le titre ci-dessus, et de prendre ligne dans le but d'ouvrir durant la saison qui nous entre les sources de cette délicieuse petite localité. Blount Springs est situé seulement de Birmingham. Il serait superflu de dire ce que sont ces sources. Il n'est personne au Sud qui ne les connaisse ainsi pour y avoir été du moins pour en avoir entendu vanter les vertus. La compagnie en fait tant part de ses intentions dès maintenant à faire savoir qu'elle a fait réparer, agrandir, moderniser l'hôtel qui s'élève sur le terrain même des sources et que les voyageurs trouvent un confort vraiment confortable. Un excellent médecin demeurera à l'hôtel pour le traitement des malades qui voudraient se rendre à ses soins. Tout en pourvoyant au complet aménagement de l'hôtel, la compagnie s'est assuré les services d'un restaurant d'une grande et légitime renommée. M. E. F. Denechaud qui, en sa qualité de surintendant de la Jeffersonial, offrira à ses pensionnaires une table des mieux servie.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser à Col. Sam Carondelet Cé.

Le budget des cultes en France.

Nous lisons dans le *Temps* du 22 avril:

On sait que M. Yves Guyot est l'inventeur d'une solution originale de la question du budget des cultes. Il laisse les communes libres de s'imposer pour payer l'église et le prêtre, ou de se dégrever d'autant en chassant de leur pays. Le principal inconvénient de ce système, c'est évidemment de poser devant chaque conseil municipal de France la question des rapports de l'église et de l'Etat, qui se pose aujourd'hui devant le Parlement, qui est si compiexe; c'est de soulever dans tous les villages et dans tous les hameaux une agitation circonscrite jusqu'à présent dans les milieux de politiciens de profession. Mais laissons là ces objections et d'autres encore que nous avons indiquées quand le projet a été déposé, et examinons de près un document curieux que nos lecteurs connaissent en partie: c'est le relevé des communes qui actuellement votent les dépenses facultatives des cultes reconnus par l'Etat. Ce tableau est singulièrement instructif et conduit à des observations tout à fait inprévues. M. Yves Guyot l'a fait dresser pour en tirer argument en faveur de son système; mais il nous semble que ses adversaires y sauront trouver des armes contre lui.

Sur 36,121 communes, il y en a actuellement 15,935 qui s'imposent facultativement pour le budget des cultes. C'est la minorité, disent les partisans de la suppression de ce budget; donc, nous avons la majorité avec nous! Tout au contraire, il est remarquable qu'un aussi grand nombre de communes votent les dépenses facultatives, alors que les dépenses obligatoires sont déjà assez onéreuses pour l'Etat et pour le contribuable. Nous n'aurions pas été le moins du monde surpris si le chiffre de ces communes eût été beaucoup moins élevé. En tout cas, de ce que la majorité des conseils municipaux se dispensent de voter les dépenses facultatives, il ne s'ensuit nullement que ces mêmes conseils municipaux soient prêts à renoncer au culte et disposés, par conséquent, à profiter de la latitude que leur laisserait le projet de M. Yves Guyot. Il y a un abîme entre la situation présente et celle que créerait ce projet. Ne peut-on pas dire, en effet, que si beaucoup de communes ont cessé de voter les dépenses facultatives, c'est que le service du culte leur paraît, en somme, suffisamment assuré? Ce n'est pas, certes, qui n'a jamais prétendu que le paysan français fût d'humeur à ouvrir largement sa bourse; il ne demande pas mieux que de faire des économies sur le culte comme sur le reste et d'être guidé dans la voie du salut au meilleur marché possible. Mais, encore une fois, cela ne prouve pas qu'il consentît si aisément à se passer d'églises et de prêtres.

La meilleure preuve de ce que nous disons là, c'est qu'il ressort du tableau en question que quelques-uns des départements les plus notoirement attachés à leur foi traditionnelle sont aussi de ceux où l'immense majorité des communes s'abstiennent de voter les dépenses facultatives. Dans le Finistère, 5 communes seulement sur 291 votent ces dépenses; dans l'Aveyron, 98 sur 802; dans le Morbihan, 72 sur 260; dans la Vendée, 28 sur 300, et ainsi des autres. Concluera-t-on de là que la Vendée, le Morbihan, l'Aveyron, le Finistère n'auront rien de plus pressé que de supprimer toutes les dépenses du culte dès qu'on leur en donnera le droit? Nous ne ferons pas à M. Yves Guyot l'injure de lui prêter ce raisonnement candide. Les départements qui précèdent sont des départements pauvres; les communes n'y ont pas d'argent à jeter par les fenêtres, et comme le culte peut vivre, somme toute, sans les crédits facultatifs, ils le laissent vivre ainsi, pauvrement: tel le paroissien, telle la paroisse. Mais que le projet de M. Yves Guyot vienne à être adopté, vous verrez aussitôt le Finistère, le Morbihan, la Vendée, l'Aveyron livrés à cette agitation dont la perspective est faite pour effrayer tous les gens de bon sens; vous les verrez frémir d'avoir à payer intégralement le culte; vous les verrez aussi cléricaux que par devant, mais avec un grief de plus, et formidable, contre la République. Est-ce là le but que vise M. Yves Guyot? Nous ne le pensons pas; mais que son système y conduise fatalement, nous en sommes convaincus.

Un autre point bien remarquable de cette statistique, c'est que certains départements connus par leur tempérament anticlérical et d'autres qui, aux dernières élections, ont envoyé à la Chambre des radicaux, continuent à contribuer très largement aux dépenses facultatives. Par exemple, le Doubs renferme 511 communes sur 638 qui votent ces dépenses: en Seine-et-Oise, il y en a 344 sur 688, ce qui est encore un chiffre très élevé. Enfin, dans le département de la Seine, qui n'est pourtant pas parmi les moins avancés, on compte jusqu'à 46 communes sur 73. Ici encore, la logique des partisans du système de M. Yves Guyot serait en défaut, s'ils s'avisaient de conclure que, ce système établi, le Doubs, Seine-et-Oise et la Seine seraient les départements qui s'imposeraient le plus en faveur de l'Eglise et du clergé. En revanche, il est peut-être permis de tirer du fait que nous signalons un autre enseignement: c'est que des populations très attachées à la République ne sont pas aussi pressées qu'on le dit quelquefois de voir se consommer la rupture entre l'Eglise et l'Etat; c'est que des électeurs qui votent pour le candidat radical ne se refusent pas, une fois l'élection faite, à accorder de petites indemnités à leur curé; c'est enfin que les grands pourfendeurs du budget des cultes, les *bombeurs* annuels du Concordat, sont en avance sur la grande majorité de leurs concitoyens, qui s'accommodent parfaitement du régime établi, ne tiennent pas autant qu'on le croirait à tenter une expérience dont l'issue resterait fort douteuse et préféreraient, en tous cas, maintes réformes simples et pratiques dans le détail de notre administration, réformes dont on ne parle guère, à cette révolution dont on parle trop.

Extraits de la "République Française."

Quelque opinion que l'on professe sur la valeur respective des torpilleurs et des cuirassés, il est incontestable que la torpille elle-même est appelée à jouer un grand rôle, non seulement dans la guerre maritime proprement dite, mais encore dans certaines périodes de l'attaque et de la défense des places. Il semble résulter des essais tirés des derniers temps et de l'expérience faite au combat de Feu-Tchéou que le réglage des torpilles n'est pas encore aussi précis qu'il devrait l'être; en outre, on n'a pas subtilisé une dans ce même combat le torpilleur 46, commandé par M. Latour, ayant frappé le *Feu-Sing* de travers, ne produisit qu'un résultat sans importance et resta engagé par sa fourche et par sa hampette dans le massif de l'arrière chinois. Les découvertes de torpilles perfectionnées ne sauraient donc nous trouver indifférents et, parmi les innovations récentes, nous n'en connaissons pas de plus intéressante que celle qui a pour auteur un Anglais, M. Scott. Il s'agit d'un câble flexible en caoutchouc, long d'un mille, relie le torpilleur à l'air de la torpille à la machine du torpilleur; au fur et à mesure que la torpille fait son chemin, le câble se déroule; si le torpilleur ne va pas droit au but, il fait machine en arrière; on enroule le câble, qui, sitôt après, peut être déroulé de nouveau et qui sert à la fois de conducteur pour la transmission du mouvement de la torpille et d'isolateur pour le fil électrique qui détermine l'explosion. Ce câble, capable de résister à une pression de 350 livres par pouce, pèse 430 livres; il est fait de telle sorte qu'il reste constamment submergé. S'il faut en croire les essais auxquels cette torpille a été soumise, son action pourrait s'exercer à une distance d'un mille, tandis que la torpille Whitehead ne peut être lancée qu'à partir de 400 mètres. Parmi les avantages essentiels de ce nouveau système, il convient de citer le contrôle exact de la direction suivie par la torpille, la faculté de l'arrêter à sa guise et de la remettre en marche, enfin la possibilité de maintenir le torpilleur lui-même à une certaine distance des navires, en dehors de la portée efficace des feux des mitrailleuses et des canons-revolvers.

L'invention de M. Scott a, d'ailleurs, été soumise à l'examen d'une commission du ministère de la marine en France.

(Dépêches particulières.)

Odessa, 20 avril.

Les armements de la Russie ne cessent pas d'être poussés activement et sans relâche depuis le début de la question bulgare.

Berlin, 22 avril, 5 h. du soir.

On n'espère plus maintenant, dans les cercles diplomatiques, que M. de Giers reçoive du tsar les marques de distinction dont on avait parlé et où l'on voulait voir l'indice d'un revirement dans la politique extérieure de la Russie.

L'absence du nom de M. de Giers dans la longue liste des décorations conférées à l'occasion des fêtes de Pâques a produit ici une mauvaise impression.

Berlin, 22 avril, 3 h. soir.

Des poursuites sont exercées contre un avocat de Berlin appartenant au parti libéral. C'est avocat est accusé d'avoirs, dans un discours électoral prononcé à Altenburg, qualifié de vol l'annexion de l'Alsace-Lorraine.

Gare de l'Ouest, salle d'attente des premières. Une dame est assise et tient à la main un livre relié en violet.

—Comment! Madame, vous lisez le "Système des Contradictions d'Azaïs"! Mais c'est horriblement sérieux!

—Cela m'est égal, je l'ai acheté parce que sa reliure allait avec la